INCENDIE D'UNE ÉCOLE

26 ENFANTS ASPHYXIÉS

Londres, 2 janvier. — Dans la nuit de mardi à mercredi, un terrible incendie a détruit l'école industrielle de Forest-Gate, un des faubourgs de l'Est de Londres.

Vingt-six malheureux enfants, pensionnaires de l'école des pauvres ont été asphyxiés.

Il y avait plusieurs années que cette école avait été créée, et elle rendait de grands services à la population pauvre des quartiers de l'Est de Londres, surtout de Whitechapel et de Poplac, où les parents ne peuvent guère payer l'éducation de leurs enfants.

Le bâtiment principal était une grande construction en cirque à trois étages, divisés en un grand nombre de pièces. Autour se trouvaient d'autres constructions, dont l'infirmerie.

On y enseignait aux garçons la mécanique, le jardinage, la charpenterie et toutes sortes de métiers ; les filles apprenaient la couture, tous les travaux, en un mot, qui pouvaient leur permettre de gagner plus tard honorablement leur vie.

La nuit dernière, un peu après minuit, lorsque tout le personnel était couché, deux des principaux maîtres de l'école des filles s'aperçurent de l'incendie, qui paraît avoir éclaté dans l'un des dortoirs des garçons.

Ils donnèrent immédiatement l'alarme, et le surintendant de l'institution, M. Duncan, aussitôt éveillé, s'empara d'un extincteur pour essayer de maîtriser les flammes. Il réussit à gravir presque en rampant un escalier en pierres déjà envahi par la fumée, et parvint jusqu'au dortoir numéro 9. Il ouvrit la porte et appela les enfants, mais il n'obtint aucune réponse.

Aveuglé et presque asphyxié par la fumée qui s'échappait du dortoir, il était obligé de battre en retraite.

Pendant ce temps, on avait fait demander des secours à la station de pompiers de la Great-Eastern-Railway-Company, et, de son côté, la brigade des pompiers volontaires de Forestgate arrivait bientôt sur les lieux du sinistre.

On organisa immédiatement les secours, et, avec le concours d'autres pompes, qui ne tardèrent pas à arriver, on engagea la lutte contre le feu.

M. Duncan fit preuve d'un véritable courage pendant le sauvetage qu'il dirigea lui-même. Soixante enfants se trouvaient dans les dortoirs 9 et 10 ; on ne put malheureusement pas les sauver tous ; ils avaient été asphyxiés. Deux autres avaient été brûlés, et ils furent transportés à l'infirmerie avec ceux de leurs camarades qui, presque sans connaissance, avaient cependant échappé à la mort.

Le feu, qui paraît avoir été causé par le surchauffage d'un poêle, s'est propagé assez rapidement, mais on s'en est heureusement très promptement rendu maître.

HISTOIRE DE SHAKESPEARE (1)

I

Dans l'introduction de son édition classique de *Macbeth* (2), M. James Darmesteter se plaignait qu'on eût pendant longtemps étudié Shakespeare « comme on étudierait un livre révélé, sans songer à lui appliquer les lois ordinaires de la critique historique. Les figures innombrables, disait-il, si diverses et toutes si vivantes, qu'il a jetées pour l'éternité dans l'imagination moderne, Roméo, Macbeth, Lear, Henry V, Othello, Desdemona, Jago, Richard III, Hamlet, Ophelia, Prospero, et tant d'autres, passent ensemble et confusément devant les yeux comme la production presque naturelle et inconsciente d'un génie à part qui renfermait en lui tous les contrastes et toutes les harmonies et qui a eu le don de vivre de toutes les vies à la fois : on en est quitte pour s'en tirer avec une épithète : on l'appelle « l'âme aux mille âmes. » Ce n'est que depuis peu qu'on s'est avisé que l'esprit même d'un Shakespeare ne peut se soustraire aux lois générales de l'esprit humain, que son génie, comme les plus grands, a eu ses époques et ses phases, sa jeunesse avant sa maturité ; que, durant le quart de siècle qu'il a occupé la scène (de 1588 à 1612), il a changé, comme tout homme change, qu'il a changé comme homme et comme artiste, changé dans sa pensée et dans son style ; et que ce n'est point la même âme qui a vu, ni la même main qui a tracé les traits de Roméo et ceux de Hamlet, les tableaux de Windsor et ceux de l'Ile déserte. »

Pour qui connaissait les travaux publiés en France sur Shakespeare. Il y avait là, en même temps qu'une critique discrète de ces ouvrages, un plan aussi précis que nouveau d'un livre que personne n'avait encore songé à faire : l'histoire du génie dramatique de Shakespeare. C'est cette histoire que vient d'écrire M. James Darmesteter, histoire utile et précieuse entre toutes et qui ne ressemble en rien aux travaux d'ailleurs si remarquables de M. Taine et de M. Mézières. L'éminent historien de la littérature anglaise avait, en effet, considéré les mœurs et les personnages du théâtre de Shakespeare comme la floraison naturelle de cette imagination abondante et excessive, déraisonnable et créatrice, qui lui semblait être la faculté maîtresse d'*Hamlet*, comme aussi la caractéristique de son époque. Critique moins philosophe, mais plus érudit et plus littéraire au sens classique du mot que M. Taine, M. Mézières avait écrit des études très approfondies sur les prédécesseurs et les contemporains de Shakespeare et sur l'influence que leurs œuvres avaient pu exercer sur le développement de son génie. Pour le reste, M. Mézières s'était borné à exprimer les impressions sincères qu'il avait ressenties en lisant Shakespeare et en comparant ses pièces avec le sentiment du beau idéal qu'il portait en lui.

II

Il est assez facile d'écrire l'histoire du génie de Corneille. On connait jusque dans ses détails la vie de l'auteur du *Cid*, et l'on possède année par année, souvent jour par jour, la chronologie de ses moindres œuvres. Il n'en va pas de même de l'auteur du *Roi Léar*. « Tout ce que l'on sait de Shakespeare avec quelque certitude, écrivait, il y a un peu plus d'un siècle, Stevens, un de ses principaux commentateurs, c'est qu'il naquit à Stratford-sur-Avon, s'y maria, y eut des enfants, alla à Londres, y débuta comme acteur, écrivit des poésies et des pièces, retourna à Stratford, y fit son testament, y mourut et y fut enterré. » Depuis un siècle, les biographes de Shakespeare n'ont découvert aucun fait vraiment curieux, aucun événement important se rattachant à la vie du plus grand poète des temps modernes. Si, d'autre part, on considère que sur les trente-sept pièces de Shakespeare, quinze seulement ont été publiées de son vivant, les unes par ses soins, les autres par contrefaçon, et que l'ensemble de ses œuvres n'a été réuni qu'après sa mort, en 1635, dans un ordre tout à fait artificiel et sans aucun renseignement sur la date de chaque pièce, si l'on remarque enfin, avec M. James Darmesteter, que la seule étude des œuvres de Shakespeare n'eût pas suffi à en rétablir la chronologie, « le poète dramatique étant à la fois lui-même et le public, et celui-ci pouvant lui imposer des caractères que son génie a dépassé et le ramener en arrière dans la voie qu'il a parcourue », on comprendra ce qu'il a fallu de recherches patientes et laborieuses pour reconstituer, à l'aide des indications de fait et de forme que fournissent les contemporains ou les pièces en elles-mêmes, sinon une chronologie exactement datée, du moins une chronologie relative qui laisse suivre le développement du génie.

M. James Darmesteter nous présente l'histoire du génie dramatique de Shakespeare comme un drame en trois actes avec prologue. Chacune de ces périodes forme la matière d'un chapitre spécial dans lequel le critique examine successivement les œuvres qui s'y rattachent, et, soit par une analyse de la pièce coupée de quelques citations, soit par l'étude des principaux caractères, soit enfin par le rapprochement des œuvres entre elles, nous montre en un tableau singulièrement précis le progrès de la vie de Shakespeare, de sa pensée et de sa connaissance du monde et des âmes.

Nous sommes au prologue. Dans cette période qui va de 1588 à 1593 environ, Shakespeare a vingt-quatre ans. Il vient de quitter la petite ville de Stratford-sur-Avon où s'est écoulée son enfance, où il a épousé à dix-huit ans une de ses payses, Anna Hataway. Trois enfants sont nés, il faut les nourrir ; et, si l'on en croit la légende, celui qui devait écrire un jour des œuvres immortelles est obligé, avant de trouver de l'emploi comme comédien, de se faire palefrenier et de tenir les chevaux des gens qui venaient au théâtre. Mais quatre années ne se sont pas écoulées qu'il a déjà conquis sa place au premier rang des dramatistes du temps. Après s'être essayé d'abord comme adaptateur et avoir retouché des pièces anciennes toutes de meurtre et de sang, *Titus Andronicus*, *Henry VI*, il écrit ses premières comédies (*Peines d'amour perdues*, *les Méprises*, *les Deux Gentilshommes de Vérone*, *le Rêve d'une Nuit d'été*), où, derrière les raffinements, les mièvreries et les bouffonneries que lui imposait en quelque sorte, le goût de l'époque, on devine déjà un peu de cette fantaisie délicate et passionnée, et de cette philosophie de la vie qui trouveront plus tard leur achèvement et leur forme définitive dans la *Tempête*. Dans ces pièces, le génie dramatique du poète ne se montre point encore, il n'y a pas à proprement parler de caractères. Pourtant qui nierait que dans les *Deux Gentilshommes de Vérone*, Shakespeare ait atteint presque la réalité de la passion? Quoi de vivant et de touchant comme ce caractère de Julia qui, ne pouvant supporter l'absence et l'oubli de Proteus, se déguise en page et offre ses services à son amant qui ne la reconnait pas! « Julia, a dit un des premiers critiques de l'Angleterre, le professeur Dowden, est la première de ce groupe de charmantes enfants créées par l'imagination de Shakespeare. Viola, Portia, Rosalinde, Imogène, qui revêtent le costume masculin sans rien perdre de la grâce, de la modestie, de la délicatesse sensitive de la femme. »

Mais le prologue est fini ; le premier acte commence. C'est la *période d'épanouissement* qui va de 1593 à 1601 et qui comprend les sonnets, le drame romanesque (*Roméo et Juliette*), les drames historiques (*Richard III*, *Richard II*, *Henry IV*, *Henry V*, *Jean-sans-Terre*, les comédies-farces (*les Joyeuses Commères de Windsor*, *la Mégère mise à la raison*) et les comédies romanesques *Beaucoup de bruit pour rien*, *le Marchand de Venise*, *le Jour des Rois*, *Comme il vous plaira*). J'aimerais à analyser ici de près le livre de M. James Darmesteter pour montrer avec quelle intelligence pénétrante et sûre, le nouvel historien de Shakespeare nous découvre l'évolution de ce génie qui, à dater de *Roméo et Juliette*, se répand avec une égale force dans toutes les directions à la fois : histoire comédie, farce ; crée ces caractères si humains, Richard III, le juif Shylock, la figure charmante de Portia, l'exquise Viola, et sait parfois jeter un rayon d'idéal jusque sur des personnages comme sir John Falstaff, cette incarnation de l'ivrogne anglais, fanfaron, mais bon enfant. Il serait surtout intéressant de suivre M. James Darmesteter dans cette *période pessimiste* (1601-1608) qui commence avec la comédie amère et triste de *Mesure pour Mesure* et se termine avec les pièces romaines et les quatre drames sinistres, *Hamlet*, *Othello*, *le Roi Lear* et *Macbeth* ; période à laquelle devait succéder bientôt l'*optimisme* de la *Tempête*. Mais il faut se borner. Aussi bien le livre de M. James Darmesteter est-il une merveille de concision, et, pour en donner une idée, faudrait-il le reproduire en entier.

III

Il me suffit d'avoir indiqué les lignes principales du *Shakespeare* de M. James Darmesteter. On en pourra mieux saisir à présent l'intérêt. Est-il besoin de faire remarquer que l'histoire raisonnée du génie d'un poète ou d'un artiste satisfait plus complètement notre esprit moderne que l'étude séparée de ses œuvres? Nous ne nous contentons plus aujourd'hui de connaître une œuvre, de la rapprocher des œuvres d'une même époque et de la comparer au beau idéal que nous concevons. Nous tenons encore à comparer entre elles les œuvres d'un même artiste, à démêler l'histoire de sa vie et celle de son génie. Nous voulons prendre ce génie à sa naissance, en noter les phases et les époques, en suivre enfin les progrès et l'évolution. La critique purement littéraire et abstraite ne répondait pas à nos goûts et à nos besoins ; nous l'avons transformée, et l'avons faite historique et psychologique. Que certains critiques poussent parfois à l'extrême les principes de la nouvelle méthode, qu'ils prêtent à l'artiste — je ne citerai qu'un exemple, celui de Richard Wagner — des intentions que celui-ci n'a jamais eues, qu'ils établissent surtout des liens trop rigoureux entre la vie d'un auteur et son œuvre, il n'en reste pas moins que cette méthode ajoute à l'ancienne, qu'elle la complète et la fortifie.

Quel n'est pas surtout l'intérêt de la critique historique quand elle a pour objet l'âme d'un Shakespeare! Quoi de plus attrayant et de plus passionnant que de remonter à la source de ce génie, de le suivre qu'il cherche sa voie et qu'il observe le monde et les hommes, souffrant de leurs souffrances, heureux surtout de leurs joies, ravi d'un chant d'oiseau, d'un frémissement de feuille dans les bois, épanoui devant l'amour ! Quoi de plus passionnant enfin que d'assister aux doutes et aux angoisses de cette âme douce et forte en présence du mal, devant le spectacle des mensonges, des hypocrisies et des bassesses humaines, de l'entendre jeter ces cris de désespoir qui nous secouent et nous torturent encore, puis de le voir retrouvant la foi au beau et au bien, l'affirmant dans la *Tempête* qui semble sa dernière œuvre, et faisant de cette vérité des forts comme le dernier mot de sa philosophie, « philosophie optimiste au fond, pénétrée de la beauté du monde et de la vie, de la beauté de l'amour et du pardon, et voyant toute chose à travers une atmosphère éblouissante de poésie! Nulle part dans son œuvre, ajoute justement M. James Darmesteter, ne se déploie plus librement et plus largement l'enchantement du beau, et il n'est pas jusqu'à l'informe Caliban qui n'en subisse l'émotion comme pour nous faire comprendre que dans les formes les plus infimes de l'humanité ou de l'être, se cachent l'espérance et le pressentiment de formes plus hautes et d'un avenir plus noble. L'esclave de Prospéro sent confusément en lui le génie du maître contre lequel il se révolte et en subit le charme.

L'île est pleine de bruits, de sons et de douces mélodies qui charment et ne font point mal. Parfois un millier d'instruments tintent et murmurent à mes oreilles, et parfois ce sont des voix telles que si je m'éveillais d'un long sommeil, elles m'y replongeraient de nouveau. D'autres fois en rêve, il me semblait que les nuées s'ouvraient et me montraient des richesses prêtes à pleuvoir sur moi, si bien qu'en m'éveillant, je pleurais d'envie de rêver encore (3).

Ah ! que M. James Darmesteter a raison de conclure, quoique dans une forme un peu paradoxale, que « c'est cet idéalisme, cette aspiration constante vers le beau et le bien qui fait de Shakespeare le plus grand des réalistes ! » Qu'il a raison, le comparant à « ces grands prêtres du réalisme contemporain, sortes de pédants de l'ignoble qui ne voit dans l'humanité que luxure, égoïsme et imbécilité », de montrer qu'il n'est pas dans l'œuvre de Shakespeare un de ces monstres Richard III, Jago, les deux Macbeth, Goneril, Edmond « qui n'évoque en face de lui quelque figure de dévouement et de douceur suprême». Comme surtout je lui sais gré d'avoir fait voir « la femme dont toute la littérature de notre siècle tend à faire une créature inférieure toute livrée à l'hallucination des sens, apparaissant à travers toute son œuvre ce qu'elle est dans ses types les plus élevés, un être de beauté et de bonté spontanée, *impulsive*, se donnant au premier regard, mais pour toujours et sans retour, incapable de se reprendre, car se reprendre serait mourir (4). »

Sans doute les critiques, comme M. Taine et M. Mézières auraient vu et compris les beautés de l'œuvre de Shakespeare. Si leur admiration n'avait pas été jusqu'à déclarer, comme le fait M. James Darmesteter, que « c'est le livre le plus grand après la Bible, et que ce qu'il y a de grandeur morale en Angleterre moderne vient surtout de ce qu'elle a été nourrie de ces deux livres, » ils avaient su embrasser les mille aspects de cet immortel génie. Personne avant M. James Darmesteter, — je le répète, car c'est là le point important — n'avait écrit « l'histoire d'un génie dramatique de Shakespeare. »

ERNEST MALTRAVERS.

(1) *Shakespeare*, par James Darmesteter, professeur au Collège de France. — Paris, Lacène et Oudin, 1889.
(2) Paris, Delagrave, 1881.

(3) Page 234.
(4) Page 235.

CHOSES ET AUTRES

En police correctionnelle :

Madame plaide en séparation contre son brutal époux.

— Voyons, dit le président, quels griefs avez-vous ?

— M'sieur le président, c'est pas des « griefs » que j'ai, c'est des « bleus. »

— Que vous a fait votre mari ?

— Oui, m'sieu le président.

— Quels sont les prétextes qu'il avait pour vous battre ?

— C'est pas de « prétextes » qu'il avait, c'est un manche à balai.

***

Réflexion mélancolique d'un mari au lendemain des étrennes :

— Pendant les premiers mois de mon mariage, ma femme m'était chère et j'étais son trésor; maintenant elle m'est encore plus chère et je suis son trésorier.

THEATRE DE ROUBAIX — Direction : L. Béquet. — Dimanche 5 janvier 1890. — Fauteuils à 0 f. 60. — Rideau à 6 h. 0[0. — Billets de la tombola du Pied de Mouton. Le mouton vivant; chaque dame assistant à la représentation recevra au contrôle en échange de son ticket un numéro participant au tirage. — Avec le concours de : LES OMER'S, clowns ; Mlle Suzanne d'Orange, 1er sujet du théâtre du Châtelet ; Mlle Lecerf, 1re danseuse étoile et tout le corps de ballet et la troupe du Théâtre de Roubaix. — Deux grands ouvrages réunis, pièces à grand spectacle. Dernière représ. de : LE PIED DE MOUTON, grande-féerie en trois actes et 18 tableaux, par Cogniard frères et Crémieux. — Quatre grands ballets. Deux grandes pantomimes. Grand défilé des Arts (300 personnes). — 2e représentation de : LA TOUR DE LONDRES, drame en 5 actes, par MM. Eugène Nus, Alphonse Brot. — Le spectacle commençant à 6 heures précises et les entr'actes étant de courte durée, sera terminé avant minuit. — Ordre du spectacle : 1° La Tour de Londres ; 2° à 8 h., Le Pied de Mouton. — Prix des places ordinaire. Billets d'avance chez MM. Uyttenhove et Hellot, cafetiers du théâtre ; J. D'Hondt, cafetier, r. Archimède, et au contrôle de 11 h. à 4 heures sans augmentation.

BIBLIOGRAPHIE

Médecine nouvelle. — Le numéro 25 de la *Médecine nouvelle* vient de paraître ; il contient les articles suivants : Chronique médicale : les Jouets. — L'Influenza. — La Bronchite. — Les Appareils électro-médicaux. — La Colique néphrétique. — Correspondance. — Le Géant électrothérapique. — Tribune médicale. — Le Journal sera servi gratuitement pendant un mois à toute personne qui en fera la demande à l'administration de la *Médecine nouvelle*, 7, rue Godot-de-Mauroi, Paris.

Les Gastrites, Gastralgies, Dyspepsies, Douleurs et Crampes d'Estomac
SONT RAPIDEMENT GUÉRIES PAR LE
Sirop Laroze
D'ÉCORCES D'ORANGES AMÈRES
PARIS, Maison J.-F. LAROZE, 2, rue des Lions-St-Paul
et dans toutes les bonnes Pharmacies.
20559

Pour s'en préserver

L'*Influenza* sévit avec une si grande intensité que, dans le but d'être utile à nos lecteurs, nous ne saurions trop leur dire : pour vous préserver de cette maladie, quelquefois très grave, dégagez les muqueuses de l'estomac et des intestins des mucosités qui les tapissent. Pour cela, faites un usage régulier des **PILULES GICQUEL** que vous pourrez vous procurer dans toutes les pharmacies.
21055d

Peu de médicaments pectoraux pourraient fournir en leur faveur des attestations aussi imposantes par leur nombre autant que par la valeur des *médecins illustres* qui les ont données, que la *Pâte Regnauld*, et lorsqu'on peut citer entre autres, MM. Récamier, médecin de l'Hôtel-Dieu; Bouillon-Lagrange, directeur de l'Ecole de Pharmacie; Parisel, secrétaire perpétuel de l'Académie de médecine; de Guise, chirurgien en chef de l'hospice de Charenton; Dr Doin, médecin de la Société de prévoyance, etc., etc., on ne saurait être plus exigeant.
21044d

CRÉDIT FONCIER
DE FRANCE

I. ***Prêts hypothécaires à long terme, amortissables dans un délai de 10 à 75 ans.***
L'annuité comprenant l'intérêt et l'amortissement est de : **4.99 0/0** pour un prêt de 75 ans.
Le capital n'est jamais exigible.
L'emprunteur peut, quand il le désire, rembourser tout ou partie du prêt, en profitant de l'amortissement déjà effectué.

II. ***Prêts aux départements et aux communes pour toute durée, avec ou sans amortissement et sans aucune commission :*** Intérêt **4 f 35 %** par an, pour les prêts de 500.000 fr. et au-dessus; **4 f 50 %** de 100.000 fr. à 499.999 fr. et **4 f 60 %** de 99.999 fr. et au-dessous.

POUR TOUS RENSEIGNEMENTS S'ADRESSER
Au CRÉDIT FONCIER de FRANCE, r. des Capucines, 19, à Paris
et à M. Delamare, à Lille, 22, rue Jean-sans-Peur, directeur de la succursale du Crédit Foncier, pour le département du Nord.
19604

CONSEIL DU JOUR

Le filtre ne suffit pas pour séparer de l'eau que l'on boit les myriades de microbes qu'elle contient; il faut faire bouillir son eau si l'on veut être à l'abri de tout danger. Or, l'eau perd en bouillant ses principales qualités. Il faut donc, de toute nécessité, avoir recours aux eaux minérales naturelles.

C'est pourquoi nous donnons en prime des Eaux de Vals (Ardèche), source « Les Célestins ». Envoi de 50 bouteilles contre mandat poste de 15 francs adressé à l'administration du journal. Port en sus.

A. BOUTRY, ENTREP^r
36, rue de l'Espérance, Roubaix
TRAVAUX PUBLICS & PARTICULIERS
SPÉCIALEMENT :
VOIRIE : Pavages, Sables et Graviers
NIVELLEMENTS DE TERRAINS
AVEC GRAND MATÉRIEL
Fourniture et pose de voies ferrées
BATIMENT : Couverture, Zinguerie et Plomberie
Réparations. Grande célérité

MARCHÉS A TERME

Cours du 3 Janvier 1890

LAINES PEIGNÉES

MOIS de LIVRAISON	ROUBAIX-TOURCOING — Peignés laines-mères de La Plata et de l'Uruguay — TYPE SUPRA IRRÉDUCTIBLE — Cours de la veille	Cours du jour	QUALITÉ PEIGNÉ DE FABRIQUE 1 — Cours de la veille	Cours du jour	QUALITÉ PEIGNÉ COURANT 2 — Cours de la veille	Cours du jour	ANVERS (*par voie télégraphique*) — Peignés Buenos-Ayres — *Français A* — Cours de la veille	Cours du jour	*Français G* — Cours de la veille	Cours du jour	*Allemands B* — Cours de la veille	Cours du jour	*Allemands M* — Cours de la veille	Cours du jour
Janvier	.... »	.... »	6.27 ½	6.32 ½	6.07 ½	6 10 »	5.95 »	6.00 »	6.35 »	6.35 »	6 20 »	6.30 »	6 50 »	6.55 »
Février	.... »	.... »	6.17 ½	6.22 ½	5.99 »	5.93 »	5.85 »	5.90 »	6.35 »	6.35 »	6 15 »	6.22 ½	6 50 »	6.55 »
Mars	6.17 ½	6 17 ½	6 12 ½	6 20 »	5 85 »	5.90 »	5.80 »	5.90 »	6.35 »	6.35 »	6.10 »	6.15 »	6.40 »	6.45 »
Avril	.... »	.... »	6 10 »	6.17 ½	5.85 »	5 90 »	5.80 »	5.90 »	6.35 »	6.35 »	6.10 »	6.15 »	6 37 ½	6.42 ½
Mai	.... »	.... »	6.10 »	6.17 ½	5.80 »	5 85 »	5.80 »	5.90 »	.... »	.... »	6 10 »	6.15 »	6.35 »	6.40 »
Juin	.... »	.... »	6 10 »	6.15 »	5.80 »	5.85 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6.10 »	6.15 »	.... »	6.40 »
Juillet	.... »	.... »	6 10 »	6.15 »	5.80 »	5.85 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6.10 »	6.15 »	.... »	6.40 »
Août	.... »	.... »	6.10 »	6.15 »	5.80 »	5.85 »	.... »	.... »	.... »	.... »	6 10 »	6.15 »	.... »	.... »
Septembre	.... »	.... »	6.10 »	6.15 »	5.80 »	5.85 »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Octobre	.... »	.... »	6 07 ½	6.10 »	5.80 »	5.85 »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Novembre	.... »	.... »	.... »	6.05 »	.... »	5 85 »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Décembre														

LAINES PEIGNÉES

MOIS de LIVRAISON	LEIPZIG (*par voie télégraphique*) — TYPE 1 — *Peigné Buenos-Ayres correspondant au type B d'Anvers* — Cours de la veille (MARCKS)	Cours du jour (MARCKS)	TYPE 2	
Janvier	5 12 ½	5.12 ½	.... »	.... »
Février	.... »	.... »	.... »	.... »
Mars	.... »	.... »	.... »	.... »
Avril	5.02 ½	5 02 ½	.... »	.... »
Mai	5 02 ½	5 02 ½	.... »	.... »
Juin	.... »	.... »	.... »	.... »
Juillet	.... »	.... »	.... »	.... »
Août	5 02 ½	5.02 ½	.... »	.... »
Septembre	5 05 »	5.05 »	.... »	.... »
Octobre	.... »	.... »	.... »	.... »
Novembre	.... »	.... »	.... »	.... »
Décembre	.... »	.... »	.... »	.... »

LAINES BRUTES

MOIS de LIVRAISON	ROUBAIX-TOURCOING — Laines en suint de Buenos-Ayres — TYPE I — *Correspondant au type prima bonne courante à peigne du Havre* — Cours de la veille — de 11 h. 1/2	de 4 h 1/2	Cours du jour — de 11 h. 1/2	de 4 h 1/2	LE HAVRE (*par voie télégraphique*) — Buenos-Ayres — *PRIMA BONNE COURANTE* 36 0/0 — Cours de la veille — matin	soir	Cours du jour — matin	soir	ANVERS (*par télégraphe*) — Buenos-Ayres — *PRIMA COURANTE* 34 0/0 — Cours de la veille	Cours du jour
Janvier	.... »	.... »	.... »	.... »	184 ½	184 ½	185 »	185 »	176 »	176 »
Février	.... »	.... »	.... »	.... »	181 »	181 »	183 »	183 »	175 »	175 »
Mars	.... »	.... »	.... »	.... »	180 »	180 »	181 ½	181 ½	174 »	174 »
Avril	.... »	.... »	.... »	.... »	179 »	179 »	181 »	181 »	.... »	.... »
Mai	.... »	.... »	.... »	.... »	179 ½	179 ½	181 »	181 »	.... »	.... »
Juin	.... »	.... »	.... »	.... »	179 »	179 »	180 »	180 »	.... »	.... »
Juillet	.... »	.... »	.... »	.... »	179 »	179 »	180 »	180 »	.... »	.... »
Août	.... »	.... »	.... »	.... »	179 »	179 »	180 »	180 »	.... »	.... »
Septembre	.... »	.... »	.... »	.... »	179 »	179 »	180 »	180 »	.... »	.... »
Octobre	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Novembre	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »
Décembre	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »	.... »

FEUILLETON DU 4 JANVIER 1890 — 11

LA CONFESSION D'UN PERE

Par VICTOR FOURNEL

X

Aussitôt je me précipitai vers la porte de sortie.

— Monsieur! monsieur!... Milord!

Il avait disparu.

— Messieurs les voyageurs, en voiture! criaient les employés.

— Pardon. Une minute !

— En voiture ! Ça part.

Et l'employé me poussait, avec la médiocre considération due à un client de troisième classe. Le portefeuille toujours à la main, j'essayais de protester, d'obtenir un instant ; il ne m'écoutait même pas et avait déjà refermé la portière sur moi. En me penchant, je vis s'agiter de l'autre côté de la gare, dans le crépuscule où tremblaient quelques becs de gaz, un chaos d'omnibus et de voitures de maître. Et tout à coup il me sembla apercevoir de loin mon vieil Anglais, toujours soutenu par ses domestiques, et montant dans un landau fermé, attelé de deux chevaux qui piaffaient.

Le train s'était remis en marche.

» C'est trop fort ! me dis-je, en plaçant le portefeuille dans la poche de mon paletot, sur ma poitrine. Enfin, je descendrai à la prochaine station. Il doit y avoir là un commissaire de police, un gendarme... Il y a tout au moins un chef de gare : je lui ferai ma déclaration et mon dépôt. »

Au bout de vingt minutes, on siffla l'arrêt. Je lus sur le mur d'une petite gare un nom qui m'était inconnu : *le Trayas*. J'avais déjà la main sur la poignée de la portière, prêt à m'élancer.

— Ne descendez pas, sacrebleu ! me cria le même employé que tout à l'heure.

— Mais il le faut. Je voudrais parler...

— Nous n'avons pas le temps, fit-il presque furieux.

Il lança son coup de sifflet, et je dus me rasseoir, en restant moi-même, fort empêché de mon aventure, qui tournait au comique.

« Quel brutal ! Nous verrons bien à Toulon s'il m'empêche de descendre. Ah ! ah ! il se mordra les doigts de sa bévue. Je dirai qu'il n'a même pas voulu me laisser parler. Il mériterait qu'on le mit à pied. Ce n'est pas moi qui prendrai sa défense. »

Tout en me parlant ainsi, la curiosité me vint de voir en quoi consistait cette trouvaille dont on m'empêchait si obstinément d'opérer le dépôt. Depuis Cannes, il n'y avait plus avec moi dans le compartiment qu'une paysanne qui sommeillait à l'autre bout. Je tirai le portefeuille de ma poche et l'ouvris sur mes genoux, en me détournant à demi. J'eus un éblouissement. Il était gonflé de billets de banque, dont le paquet m'apparut énorme dans la poche qu'il distendait outre mesure, comme s'il allait rompre.

Après un coup d'œil furtif sur la paysanne, qui n'avait pas bougé de son coin, où elle gardait cette mine ruminante et affaissée que donne l'habitude des travaux de la terre, je le regardai de plus près, reconnus des billets de mille francs et les feuilletai du pouce sans baisser les yeux. Je comptai jusqu'à soixante. Le battement de mon cœur s'était accéléré à mesure que le chiffre montait, et, quand j'arrivai à soixante, il était si violent, qu'il me coupait presque la respiration.

Je remis le portefeuille dans ma poche et boutonnai mon paletot.

« Heureusement pour lui que j'étais là, pensai-je. Et cet imbécile d'employé qui m'a empêché deux fois de faire ma déclaration !... Ah ! si l'on n'était pas un honnête homme !... Il a de la chance... l'Anglais !... Oh ! oui, plus que moi. »

Je fermai à demi les yeux et me recueillis, ou du moins j'essayai. Des idées confuses roulaient et se heurtaient dans ma tête, comme des flots agités qui se mêlent, qui se fondent les uns dans les autres avant que l'œil en ait perçu la forme : « Je les déposerai à la gare de Toulon, » me dis-je, et je me forçais à répéter cette phrase. Mais en même temps, une autre phrase s'entremêlait à elle et revenait sans cesse : « Oh ! oui, il a de la chance ! Plus que moi, plus que moi. »

Et soudain j'aperçus clairement une pensée vile qui rôdait dans les bas-fonds de mon âme. Je la chassai, avec une colère indignée. Cinq minutes après, je la surpris de nouveau, rampant dans les ténèbres. Je la chassai, encore, peut-être moins rudement que la première fois ; car elle rentra aussitôt. Je fis mine de l'écraser du pied ; elle se redressa en sifflant comme un reptile sur lequel on marche, et je me sentis mordu au cœur...

A Fréjus, le wagon fut bruyamment envahi par des soldats qui regagnaient Toulon dans un état de gaieté indescriptible, criant à tue-tête des plaisanteries de caserne et chantant des chansons de marche. Au milieu de ce tapage infernal, la même pensée s'acharnait sur moi ; je l'écartais mollement, mais elle revenait pressante et obstinée, comme ces moustiques dont la fanfare vous poursuit pendant les nuits d'Orient, comme ces *tsetsés* africaines qui s'attachent aux flancs des animaux et que rien n'en saurait détacher jusqu'à ce qu'elles aient empoisonné tout leur sang. Le dard s'enfonçait par petits coups répétés :

« Je ne l'ai pas pris. Je l'ai trouvé. C'est le hasard qui l'a mis sur mon chemin, — sous mes doigts, — juste au moment où j'étais dépouillé, où je désespérais. N'est-ce pas une vraie réponse de la Providence? J'ai voulu le rendre, sérieusement, sincèrement. J'ai essayé à deux reprises. Chaque fois, on m'a empêché. Je n'en suis pas cause. J'ai fait tout ce que j'ai pu. Qui pourrait m'accuser? Si Dieu avait voulu la restitution, ne me l'aurait-il pas rendue possible ? C'est clair. Il faudrait être aveugle pour ne point comprendre.

» D'ailleurs, comment faire pour retrouver maintenant le propriétaire ? Est-ce même l'homme que j'ai vu ? Je n'en suis pas sûr du tout. Et si c'est bien cet homme, qu'est-ce que cela pour lui?... Une misère, une goutte d'eau, moins que rien. Il est riche, très riche, puissamment riche : la preuve, c'est qu'il voyage en coupé, avec deux domestiques; qu'il a un équipage, une villa à Cannes. Et il est célibataire; autrement, est-ce qu'on laisserait ce vieillard infirme voyager seul? Je réponds qu'il ne s'apercevra même pas de cette perte.... Et pour moi, c'est le salut; pour ma chère femme, c'est la vie. Elle mourrait ; oui, elle mourrait de sa déception. Je lui dirais cela, à lui-même, qu'il me comprendrait, certainement.

» ... Il est si usé, si cassé !... Pour quelques malheureux mois, peut-être, qu'il lui reste à vivre !...

» D'ailleurs, s'il réclame, eh bien, je le lui rendrai son portefeuille. Je le saurai bien, s'il réclame. Il en sera question dans les journaux

Il y aura des annonces, des affiches... Oh ! cela ce serait un vol ! S'il s'abstient de réclamer, quelle meilleure preuve que cette bagatelle ne compte pas pour lui ?... Mais déposer la somme ici, au hasard, à mille kilomètres de chez moi, entre les mains d'un chef de gare, ou d'un comissaire de police, non, non, ce serait une folie... Quelle garantie ?... Aucune. Il vaut bien mieux attendre l'arrivée à Paris... Oui, c'est cela : attendons Paris. Ce sera plus commode, plus sûr ; attendons... Je verrai, je réfléchirai, je consulterai. A Paris, c'est entendu. »

Je me réfugiai dans cette idée, qui me laissait plus de vingt-quatre heures de répit, me déguisant à moi-même ma capitulation de conscience, m'efforçant de me convaincre que je ne cherchais pas à éluder la solution, que je la reculais seulement, qu'il le fallait bien... Et, en même temps, comme dans une autre case de mon cerveau, je cherchais le parti que je pourrais tirer de cet argent, j'en disposais comme d'un bien propre. Je voyais la joie de ma femme, le mariage d'Adrienne !

Nous étions au Luc. Les soldats s'échauffaient de plus en plus. Ils étaient à moitié ivres, évidemment, et leurs vociférations finirent par secouer mon rêve. En ouvrant les yeux, j'en aperçus un qui faisait burlesquement la cour à la vieille paysanne, aux éclats de rire de ses voisins, et un autre, le képi sur l'oreille, qui semblait le boute-en-train reconnu de tous ses camarades, le loustic en titre : la bouche largement ouverte, sa pipe d'une main, battant la mesure de l'autre, il chantait d'une voix de rogomme : *Il y a d' la goutte à boir' là-haut*. Et je me surpris, scandant sur le même rythme : *J'ai trouvé soixante mill' francs*.

Je fus délivré de ces braillards à Toulon. La nuit était tout à fait venue. Dix minutes d'arrêt comme à Cannes. Mais je ne bougeai pas.

Blotti dans mon coin, évitant le regard de l'employé auquel je m'étais adressé deux fois et qui se serait étonné peut-être de ne pas me voir descendre, je me répétais pour